



### 1. ÉDITORIAL

#### L'EXCLUSION INTERIEURE

Le fameux doute cartésien, le sujet pensant et libre qui en ressort, donnent le départ : l'esprit doit être capable de vider ses tablettes, prenant un essor nouveau, sans dettes ni préjugés.

Du point de vue politique le point de départ a été naguère *le bon sauvage*, sorte de *cogito* exotique, vierge et ingénu. L'idée naïve est que la société serait mieux constituée si l'on partait d'individus sans histoire, qu'elle serait plus juste si chacun était émancipé des préjugés du clan, de la terre, du sang, sources de violence. Serait alors libre une société qui ne connaîtrait que l'Etat organisateur et l'individu affranchi, sans que s'interposent les coutumes, les factions qui divisent, les familles qui font bande à part. La figure ultime de l'universel serait ainsi l'individu, îlot de souveraineté en son isolement, déshabillé de ses appartenances. *Sans* sexe, *sans* race, *sans* famille ou *sans* religion, il est admis à la citoyenneté à la condition d'avoir tout déposé... Bonjour l'accueil !

Cet individu n'est-ce pas celui que je rencontre tous les jours, écrasé d'alcool dans l'enclume des portes cochères ? Je ne sais si les sociétés commencent avec l'individu mais je vois bien qu'elles finissent avec lui. *Sans* papiers, *sans* domicile fixe, *sans* travail, on n'en finirait pas d'énumérer tous les *sans* qui dénudent ce bon sauvage là, fils des *sans*-culottes. Quand on déchire les costumes il reste un corps, précaire, vêtu de ses seuls droits. Ses droits résultent d'ailleurs seulement de la reconnaissance de ses besoins. Qui n'a plus rien n'a plus que des droits, qui n'a que des droits n'a plus rien.

On parle trop vite d'une société de l'exclusion, je tiens que notre société exclut parce qu'elle est impuissante à inclure quiconque. Saurait-elle accueillir, une maison où nul n'est chez soi ? L'errance des cohabitations, des petits boulots, des liens provisoires, des adolescences interminables, est-elle bien différente de celle du proscrit ? Nous sommes tous des exclus de l'intérieur quand on dénonce en chaque conviction un préjugé, en chaque

engagement une dépendance dangereuse. Peut-être n'y a-t-il tant de ressentiment contre la « France d'en haut » que parce que tous ont des raisons de se sentir rejetés par une opinion dominante qui soupçonne toute appartenance comme contraire à la citoyenneté.

Il y a là une vérité profonde et une douloureuse erreur.

L'erreur est de croire que cet hiver qui ne laisse voir que des branches mortes et noires va à l'essentiel. On découvre, les statistiques ont du bon, que la pauvreté la plus grande est celle de ces monoparentalités qu'on s'obstine à appeler « familles » parce qu'on veut taire que la famille est fondée sur le serment d'un homme et d'une femme qui se lient. Vêtu de ses seuls droits, l'individu meurt dans la canicule, meurt de froid, meurt de détresse affective. Vraiment il n'a plus que l'Etat pour le protéger. D'où ce scandale : le libéralisme, qui ne connaît que les individus, suscite l'omniprésence de l'Etat dont il prétend souhaiter l'éloignement.

La vérité profonde : c'est bien du plus démuné que rejaillit la plus impérieuse exigence d'humanité. Il ne reste alors que l'humanité en commun. Au point le plus bas, à la plus extrême déchéance, on entend le plus poignant appel d'humanité. Si c'est un homme... Ainsi Marx voyait-il dans le prolétaire, nié en son humanité, la figure porteuse d'universalité. La violence, la guerre, la famine, le broyage économique, l'effilochage des familles, opèrent ce dépouillement : faut-il attendre qu'ils aient produit tous leurs effets pour voir enfin l'homme sous le citoyen ? Les chrétiens ne devraient pas attendre, eux qui vénèrent Dieu en condamné humilié et abandonné. Le voilà, le point le plus bas. Là tout est communion. Ce n'est pas l'individu qui est cloué en une poignante solitude, mais la source de toute fraternité.

Jean-Noël DUMONT.

#### A l'intérieur de ce numéro :

Article

*De la culture religieuse à  
l'école.*

Xavier Dufour

Note de



# LE COLLEGE SUPERIEUR LYON

BULLETIN D'INFORMATION n° 18  
1<sup>er</sup> trimestre 2004

*lecture*

*Agenda*

25 mai – 19 et 20 novembre

## 2. ARTICLE

### DE LA CULTURE RELIGIEUSE A L'ECOLE.

par **Xavier DUFOUR**,

*professeur agrégé de mathématiques, docteur en philosophie, coordonnateur de la réédition des manuels d'enseignement religieux Les Chemins de la Foi (CERF).*

Largement répercuté par les médias, le débat sur le renforcement de la culture religieuse à l'école a suscité un silence gêné chez les enseignants, pourtant premiers concernés par le sévère constat de l'analphabétisme religieux. Rares sont ceux qui parmi eux ont lu l'incisif rapport Debray sur *L'enseignement du fait religieux dans l'école laïque*<sup>1</sup> et il est à craindre que ne l'aient pas lu ceux qu'il visait plus précisément. Il n'est certes pas agréable de s'entendre dire que les élèves dont on diagnostique l'inculture religieuse depuis vingt ans, ont eu le temps de devenir à leur tour... des enseignants. Mais plus profondément, les questions religieuses, contrairement à la pratique de l'informatique, mettent en jeu le sens de l'existence. Il est trop clair que les discussions sur le « fait religieux à l'école », par-delà les considérations de programme et de formation des maîtres, dissimulent un malaise plus fondamental : celui d'une école en panne d'inspiration et déjà résignée à la transmission de quelques procédures pour permettre aux élèves d'intégrer un système économique sans âme et sans visage. De fait, la crise actuelle de l'éducation semble à la fois le symptôme et le vecteur d'une crise du sens qui mine l'ensemble de la société. Or, refuser la question du sens dans l'enseignement scolaire, c'est inscrire le non-sens au cœur de l'éducation.

*De la table rase  
au constat de l'inculture religieuse.*

L'éviction des dimensions religieuses de l'histoire, de la littérature, de la philosophie... dans l'enseignement secondaire n'est pas récente. Elle s'est auto-justifiée par un dénigrement constant de l'apport du

christianisme dans l'élaboration de la culture occidentale, dénigrement à vrai dire aussi usé que les credo anti-cléricaux du XIXème siècle qu'il ressasse à l'envi, sans jamais les confronter aux recherches universitaires les plus établies. On ne retient des rapports historiques entre science et christianisme que l'affaire Galilée, telle qu'elle a été mythifiée après la Révolution, de l'histoire politico-religieuse européenne l'Inquisition et les guerres de religion, etc. Qu'importe que le christianisme ait contribué à abolir l'esclavage et l'infanticide, à promouvoir l'égalité de tous les hommes, le mariage par consentement mutuel, la création des hôpitaux, des écoles, des universités..., qu'il ait déterminé de manière irréversible la responsabilité de l'homme face à la nature, permettant l'essor de la science et de la technique, qu'il ait permis, en les désacralisant, l'autonomisation progressive de l'art, du politique... à l'égard du religieux. Qu'importe à l'inverse que la barbarie industrielle des génocides et des camps de la mort soient l'œuvre d'idéologies explicitement et résolument athées. On le vérifie trop souvent, seul dans le concert des opinions le christianisme est sommé de se taire.

Ainsi, dans les pratiques scolaires, on s'abstient d'étudier des auteurs explicitement chrétiens, avec un ostracisme accru pour les auteurs récents, puisqu'ils injurient par leur seule existence le voltairianisme officiel de la pensée moyenne : censurés Péguy, Claudel, Bernanos, parmi tant d'autres en littérature, comme en philosophie Blondel, Maritain, Marcel, Mounier, après Augustin, Bonaventure ou Thomas. Mais que resterait-il de l'histoire occidentale, si l'on expulsait ainsi des programmes tous les créateurs dont le christianisme inspira le génie, congédiant pour délit d'opinion les Racine, Corneille, Pascal, Leibniz, Newton, Chateaubriand, Bach, Monteverdi, Vivaldi, Liszt... ?

Parallèlement, on s'efforce de réduire les questionnements spirituels ou religieux d'autres auteurs illustres à des vicissitudes psychologiques ou sociologiques, selon le postulat athée que le supérieur procède nécessairement de l'inférieur : fi des rapports tourmentés de Baudelaire ou Rimbaud avec le christianisme, silence sur l'avalanche de conversions religieuses chez les écrivains autour de 1900, de Huysmans à Max Jacob (dont le parrain de baptême fut Picasso), sur celle du grand Husserl et d'une partie de ses disciples phénoménologues, de Bergson et Simone Weil, silence sur l'évolution religieuse du vieux Matisse présentant sa chapelle de

<sup>1</sup> Editions Odile Jacob, 2002.

Vence comme « le résultat d'une vie consacrée à la recherche de la vérité »...

Il est vrai, et c'est encore le christianisme qui nous l'apprend, qu'une œuvre du génie a sa logique propre : on peut comprendre la théorie des ensembles de Cantor sans passer par les spéculations théologico-trinitaires qui l'ont inspirée ! Mais à l'inverse, taire par principe l'origine spirituelle des plus grandes conquêtes du génie, c'est à terme, se priver de génie tout court.

Il fut un temps où l'esprit laïc pouvait au moins se montrer respectueux des traditions religieuses et l'on se souvient du vieil instituteur de Camus à Alger qui écrivait à son ancien élève, devenu Prix Nobel : « Lorsqu'il était question de Dieu (c'est dans le programme), je disais que certains y croyaient, d'autres non. Et que dans la plénitude de ses droits, chacun faisait ce qu'il voulait<sup>2</sup> ». On ne peut mieux dire que le scrupuleux fonctionnaire, à ceci près que le silence de plus en plus épais qui enveloppa par la suite les questions religieuses, loin de garantir une sage neutralité républicaine, sapait la crédibilité du christianisme, le retranchait de fait de la culture, *tout en rendant cette culture opaque à elle-même*.

Car ce déni de crédibilité, qui a pris la forme d'une véritable intimidation intellectuelle des enseignants, tenus de s'aligner sur le scepticisme officiel, débouche sur un incommode constat : en évacuant des humanités les dimensions religieuses, c'est l'ensemble de notre culture qui devient indéchiffrable. Régis Debray souligne ainsi que l'affaïssement du niveau culturel des élèves coïncide avec la perte des clés symboliques religieuses de sorte que « traditions religieuses et humanités sont embarquées sur le même bateau » (p.16). Et pour cause, quand il n'est pas jusqu'au principe de laïcité lui-même qui ne devienne illisible si on l'isole des conditions historiques de son affirmation (les rapports de l'Église et des sociétés civiles) et de ses sources philosophiques et... chrétienne (« Rendez à Dieu ce qui est à Dieu... »).

Ainsi expatrié de sa propre mémoire, dépossédé des symboles qui structurent l'espace et le temps, le bachelier de l'an 2004 déambule dans le tumulte des opinions, croit en l'horoscope mais pas en Dieu, idolâtre son ego tout en s'intéressant au bouddhisme, voit dans la religion de l'Incarnation un appel à mépriser le corps et s'interroge sur les baby-sitters alignées dans les musées des Beaux-Arts...

*Distinguer culture religieuse et catéchèse sans refuser à la première la question du sens.*

Conscients de cette fragilisation de la mémoire collective, les plus intransigeants laïcs acceptent progressivement l'idée de renforcer la culture religieuse, pourvu que celle-ci soit présentée comme rigoureusement a-confessionnelle, scientifique, et ne soit pas prétexte à quelque catéchèse subreptice. Il y a là un réel progrès du point de vue de la probité intellectuelle et les programmes introduisent ici et là des aperçus sur la naissance du christianisme et de l'Islam, sur la Bible et le Coran en tant que livres fondateurs... Renonçant à un enseignement spécifique dans l'enseignement public, le rapport Debray promeut avec réalisme cette évolution des programmes d'une part et surtout la formation des professeurs dans le domaine religieux.

Mais il n'est pas sûr que, derrière un apparent consensus, les enjeux soient unanimement perçus. Chacun veut bien reconnaître qu'on ne peut plus retrancher les dimensions religieuses d'un enseignement digne de ce nom. Mais le rapport Debray va plus loin : la religion, aussi « scientifiquement » que l'on prétende la présenter, est porteuse de sens, d'une interrogation globale sur la présence de l'homme au monde, sur sa destinée, et cette interrogation, coextensive à la culture, doit faire aussi partie de l'instruction !

« La faculté d'accéder à la globalité de l'expérience humaine, inhérente à tous les individus doués de raison, implique chemin faisant, la lutte contre l'analphabétisme religieux et l'étude des systèmes de croyances existants » (p. 39).

Certes, les religions n'ont pas le « monopole du sens », « les sages aussi, les philosophes, les savoirs et l'art lui-même (...), ces réponses profanes aux questions que nous posent la mort, l'origine et la finalité de l'univers, contribuent pleinement à la formation du sens » (p. 25). Il reste que ce qui est en jeu, bien au-delà d'une aimable muséographie des traditions sapientielles ou religieuses, c'est bien la question du sens pour aujourd'hui. C'est tout un héritage positiviste que le rapport Debray conteste en proposant de « surmonter un certain scientisme naïf, maladie infantile de la science en marche » (p. 41).

De façon aussi pertinente, l'auteur de *Dieu, un itinéraire*, s'il distingue soigneusement « l'approche confessante » de la catéchèse d'une part, et l'approche objectivante » de la culture religieuse d'autre part, le religieux comme « objet de culte » et le religieux comme

<sup>2</sup> A. Camus, *Le premier homme*, Folio.

« objet de culture », souligne que ces deux approches n'ont pas lieu d'être opposées par principe : « Pas plus que le savant et le témoin ne s'invalident l'un l'autre, l'approche objectivante et l'approche confessante ne se font concurrence, pourvu que les deux puissent exister et prospérer simultanément » (p.27-28). Heureuse formulation de la compatibilité entre foi et raison, qui vise aussi bien le rationaliste athée que le croyant fidéiste, les deux voyant dans l'effort de l'intelligence une menace pour l'assentiment de la foi.

Ainsi est reconnue la place du sens dans l'enseignement et *a contrario* critiquée une conception procédurale des disciplines (et de la pédagogie) qui, loin de garantir la liberté de conscience, fait le jeu de l'inculture et partant de l'insignifiance (« l'affadissement du quotidien dès lors que la Trinité n'est plus qu'une station de métro ») pour finalement s'agenouiller devant la tyrannie des mécanismes sociaux les plus anonymes quand « le paradigme de l'économie, les nouvelles technologies et les références à l'entreprise et au management s'imposent ou se proposent aujourd'hui aux élèves (...) comme le seul et ultime horizon » (p.26).

#### *La position de l'enseignant : neutralité ou objectivité ?*

Le domaine des questions religieuses étant perçu comme sensible, on s'interroge abondamment sur la « posture personnelle de l'enseignant<sup>3</sup> » appelé à développer ces questions. Les croyants ne sont-ils pas d'emblée suspects de parti-pris, même inconscient, dans l'exposition du fait religieux ? La probité intellectuelle commandera-t-elle de confier la tâche à des enseignants indifférents voire détracteurs du fait religieux ? Autant demander à un professeur qui n'aime pas Rousseau ou qui le connaît mal d'en bien parler, par souci de neutralité ! On perçoit encore les présupposés souterrains qui paralysent la réflexion, en l'occurrence l'invincible soupçon qu'on ne peut parler honnêtement des questions religieuses, à moins que ce ne soit que d'un point de vue radicalement extérieur, et au fond, désabusé.

Pour surmonter l'impasse, il me paraît nécessaire de poser deux conditions. La première est que les conditions requises chez l'enseignant valent pour toutes les disciplines : compétence, intérêt personnel, souci d'objectivité. Aborder la question du religieux de

manière non réductrice suppose que l'enseignant maîtrise cette question, qu'il soit en empathie, sinon en adhésion intime, avec la proposition de sens qu'elle exprime, et qu'il l'expose hors de tout esprit partisan, sans rien présupposer de la position personnelle de ses élèves et sans esquiver leurs questions.

La seconde condition porte sur l'effort d'*objectivité*, qu'il faut bien opposer paradoxalement à celui, toujours invoqué, de *neutralité*. Aussi juste qu'en soit l'intention, souligner la position de neutralité comme condition préalable, n'est ni réaliste (qui se peut dire neutre face à la question de son destin d'homme ?) ni constructif d'un savoir. Car à privilégier *la distance critique* par rapport à la *rencontre de l'objet*, c'est bien cette rencontre que l'on risque de manquer. Tout pédagogue sait qu'on ne forme pas l'esprit critique sans avoir d'abord donné le goût de l'attention à la chose même, de la présence de l'esprit au réel. On ne forme pas à la critique littéraire des gens qui n'aiment pas lire ! Pour apprendre la critique, il faut quelque chose à critiquer. Trop souvent, un obscurantisme pseudo-laïc, nourri de l'esprit de soupçon, se drape dans les oripeaux de la neutralité, pour justifier sa paresse intellectuelle et engendrer « la laïcité d'incompétence » que dénonce Régis Debray.

L'effort d'objectivité, à l'inverse, est attention à l'objet. Etre objectif, c'est avec les armes de la raison, pénétrer le plus loin possible dans l'épaisseur d'une réalité, dans l'intelligence de sa nature propre. Là où la neutralité tient à distance au risque de réduire son objet à des schémas idéologiques *a priori* (la religion comme refuge identitaire), l'objectivité s'efforce d'atteindre ce qu'elle n'a pas nécessairement présupposé, dans l'humilité du chercheur qui sait que ce qu'il explore dépasse toujours l'idée qu'il s'en fait.

Plus précisément, dans le cas d'une religion, on peut articuler trois niveaux de pénétration successifs :

- Celui de *l'apparence immédiate* : déploiement dans le temps et l'espace, rites, coutumes, développements artistiques, visibilité sociale, culturelle...
- Le niveau du « *sens* » : à quelles questions existentielles, métaphysiques, sur l'homme, la nature, le divin... tâche de répondre une religion ?
- Enfin, le niveau intime de *l'expérience spirituelle* proprement dite, tel qu'il peut se laisser appréhender à travers des textes de prière, de méditations...

Par exemple, on peut partir de la visibilité de l'islam : une mosquée, un minaret, l'appel à la

<sup>3</sup> Jean Joncheray, « Posture et position personnelle de l'enseignant », *Enseignement catholique actualités*, novembre 2003.

prière..., ou encore de son déploiement dans le temps : d'où part-il, ses conquêtes... ses aires culturelles... Mais on en viendra forcément à interroger la foi de Mahomet, sa conception de Dieu, sa vision de l'homme, de la société... En troisième lieu, on pourra esquisser une approche de l'expérience religieuse d'un musulman en s'appuyant sur des textes du Coran ou tel poème soufi...

Il faut le redire : se limiter au premier niveau, à une approche purement phénoménale, statistique, sociologique du religieux, c'est censurer tout un ordre de questionnements non seulement légitime, mais substantiel. Les enseignants qui abordent en cours ces réalités le savent : la curiosité des élèves est éveillée dès lors que l'on effleure les grandes interrogations sur le sens. Or, refuser de répondre à la question pertinente d'un élève, sous prétexte de neutralité, c'est discréditer l'école tout entière. C'est pourquoi une approche muséographique du fait religieux, non seulement serait mutilante et réductrice du point de vue de l'honnêteté intellectuelle, mais encore, en refusant la question du sens, apparaîtrait comme dérisoire aux yeux des élèves.

Tel n'est pas l'esprit du rapport Debray, qui en distinguant clairement culture religieuse et catéchèse, tout en refusant de réduire la première à sa caricature muséographique, reconnaît sa contribution à la globalité du questionnement humain sur le sens de l'existence.

### *Déconstruire le soupçon*

Bien des efforts seront nécessaires pour redonner leur juste place aux dimensions religieuses de la culture dans l'école. Bien des soupçons accumulés, bien des intimidations, souvent intériorisées par les croyants eux-mêmes<sup>4</sup>, devront être surmontés pour accéder à un langage juste sur les questions religieuses : langage qui soit pleinement respectueux de la liberté de conscience des élèves. Or celle-ci ne peut se déterminer qu'en fonction d'une connaissance et certes pas sur la base d'une ignorance ou pire encore, d'un refoulement. Il n'est pas jusqu'au rapport singulier que nourrit la société française avec sa mémoire chrétienne qui ne doive être purifié, puisque, comme le souligne R. Debray, « il y a, bon an, mal an, cathédrales ou calendrier, un fait judéo-chrétien

partagé entre croyants et non-croyants qu'on ne peut vouloir effacer de notre champ pratique sans quitter le terrain des réalités » (p. 26, note).

Remarquons enfin que les enseignants chrétiens eux-mêmes ne sont nullement dispensés d'une certaine purification de leur rapport de croyant à leur propre vie intellectuelle. Car, de même que nombre de professeurs ont fait la sourde-oreille au rapport Debray, nombre de chrétiens n'ont pas écouté les appels multipliés de Jean-Paul II à réconcilier *en eux* la raison et la foi : « La foi, privée de la raison, a mis l'accent sur le sentiment et l'expérience, en courant le risque de n'être plus une proposition universelle ». Ce divorce inscrit dans la conscience chrétienne, est à l'origine de bien des timidités : d'un côté, c'est la peur chez beaucoup de chrétiens de s'inscrire dans un débat ouvert et exigeant, aussi difficile soit-il, avec une culture majoritairement agnostique. Mais, d'un autre côté c'est le refus dans bien des écoles catholiques du principe d'un enseignement religieux sous prétexte que le public n'est pas unanimement chrétien. Comme si la foi ne se proposait pas d'abord à l'intelligence, comme une réponse de sens aux interrogations universelles de l'humanité ! Comme Saint Paul sur l'Agora, les chrétiens placés dans une société post-moderne tiraillée entre matérialisme hédoniste et spiritualités sans visage, doivent plus que jamais rendre compte de l'Espérance qui est en eux : non par la séduction ou l'endoctrinement, mais en relevant loyalement le défi de la culture en quête de son sens ultime.

Xavier Dufour

<sup>4</sup> L'un d'eux, chrétien, professeur de Lettres, m'avouait qu'il s'interdisait d'étudier des écrivains croyants de peur « d'influencer les élèves » !

### 3. NOTE DE LECTURE

Emmanuel Gabellieri

*Etre et don. Simone Weil et la philosophie.*

Editions Peeters, Louvain-Paris 2003, 581 p., 63,50 €

L'auteur, enseignant à l'université catholique de Lyon et au séminaire d'Ars, s'attache à montrer l'unité et la continuité du parcours de S. Weil, d'une philosophie du sujet à une philosophie de la décréation. Le point de départ est celui d'une analyse des conditions d'existence de l'homme qui découvre, dans la perception comme dans l'analyse de l'écoulement du temps, le rapport à une extériorité non maîtrisée. A ce réel qui résiste correspond la possibilité du travail, comme une action dirigée par la pensée dominant la nécessité de la matière. Passant au plan social, l'auteur analyse les conditions matérielles de l'oppression due à l'évolution des forces productives. Mais la libération ne se fait pas dans l'exaltation révolutionnaire de la violence : il faut, d'un point de vue technique et pas seulement politique, transformer les structures productives, de manière à ce que le travail réalise l'unité de l'esprit et de la matière, ainsi que l'unité des hommes entre eux. L'expérience de la condition ouvrière ainsi que l'évidence d'une difficulté à résister au mal moral (engagement dans la Guerre d'Espagne) conduisent S. Weil à l'expérience du "malheur", d'une faiblesse que l'homme ne semble pas pouvoir surmonter par ses propres forces : la contradiction s'installe dans la conscience entre l'idéal moral et l'incapacité à y parvenir. La volonté seule ne suffit pas à réaliser le Bien.

L'expérience de la Beauté (d'une harmonie non constituée par le sujet) prélude à l'expérience mystique d'un contact réel avec Dieu s'emparant de l'âme de S. Weil. Parallèlement, la critique de la science conduit à se demander ce qui fonde l'harmonie de la représentation et du réel ainsi que l'ordre découvert dans le cosmos. La constitution ontologique du monde est expliquée grâce à la médiation pythagoricienne (harmonie des contraires) qui reflète dans le monde la médiation trinitaire : aucune réalité n'est auto – référente car un rapport caché au Bien transcendant habite toute réalité, par rapport à quoi le mal réside dans la volonté d'une autonomie radicale. Le malheur révèle cependant la miséricorde de Dieu : celui-ci limitant de lui-même sa puissance (faisant exister la possibilité du mal), donne le libre-arbitre pour permettre le consentement, et introduit, parallèlement à l'Incarnation, la plus grande distance entre lui et le monde afin que son amour soit proportionné à elle. Reste pour la créature à réaliser sa vocation d'être médiateur : par la décréation, anéantissement du moi attaché à lui-même, la créature consent à une action de Dieu en elle (moment de recréation) : en se vidant de soi, la créature se laisse habiter par l'amour surnaturel. Imitant l'essence trinitaire décréative de Dieu lui-même, l'être n'existe plus que par le don total de soi, pour l'amour des créatures. *B. Thomas*

### 4. AGENDA

#### NAISSANCE

*Nous apprenons avec joie la naissance de **David** le 25 février 2004, premier enfant d' Anne et Jean-Patrice Arduin.*

#### JOURNEES PORTES OUVERTES

Mercredi **21** et jeudi **22 avril**, mercredi **12** et jeudi **13 mai** de 13h à 18h.

#### CLOTURE

Assemblée de clôture du *Collège Supérieur*  
**Mardi 25 mai 2004 à 19h30**

Tous les adhérents au *Collège Supérieur* sont invités à une réunion qui permettra d'informer de la vie du *Collège Supérieur*, de ses projets, de faire part de suggestions.

L'assemblée se terminera par un buffet... que chacun garnira de ses spécialités salées, sucrées, ou encore de boissons rafraîchissantes.

#### LE COLLEGE SUPERIEUR OUVRE SES PORTES AUX ETUDIANTS EN DROIT :

A partir de septembre 2004 le *Collège Supérieur* s'ouvre aux étudiants en droit : un lieu de vie et de travail, une bibliothèque, des formations spécifiques, tutorat. Aussi pourront se dessiner les croisements entre la philosophie et le droit, carrefour où les questions les plus cruciales de notre temps se retrouvent.

Un séminaire philo-droit sera proposé aux étudiants en droit et en philosophie, toutes années confondues.

#### SCIENCES ET CULTURE

Le prochain colloque du *Collège Supérieur* sera organisé conjointement avec l'Ecole Centrale de Lyon, il sera présidé par Jean-Marc Lévy-Leblond.

Dates à retenir : **19 et 20 novembre 2004**

Les sciences et leur histoire - Quel monde préparent les sciences ? Sciences de l'ingénieur et prospective.  
- Quelle représentation du monde donnent les sciences ? - Sciences et enseignement : comment et pourquoi enseigne t-on les sciences ?

**Le Collège Supérieur**

17 rue Mazagran 69007 Lyon

Tél. 04 72 71 84 23 - Fax : 04 78 72 58 81

E mail : lecollegesuperieur@hotmail.com

**www.collegesuperieur.com**